

## ÊTRE JEUNE MILITANT NATIONALISTE AZÉRI EN IRAN

*Gilles RIAUX*

Résumé : Cet article analyse l'engagement nationaliste des jeunes Azéris d'Iran à travers trois angles complémentaires. D'abord, une approche en terme d'espaces de mobilisation explique comment les futurs militants accèdent à un discours d'opposition au régime islamiste. Ensuite, l'analyse se déplace vers les logiques de l'engagement militant, que ce soit en terme de déterminants ou de rétributions. Sortir d'une approche macrosociologique et s'intéresser à l'expérience vécue permettent de mettre en évidence l'importance des dimensions affective et identitaire. Enfin, la dimension cognitive de l'engagement est étudiée en questionnant les concepts d'habitus et d'articulation des univers de sens. Ainsi apparaissent les contours d'une jeunesse iranienne polysémique qui a en commun des préoccupations et des difficultés, mais les exprime de manière différenciée.

Il est toujours délicat d'élever la jeunesse en catégorie sociale autonome. En Iran, elle apparaît comme l'un des acteurs clefs de toutes les grandes évolutions sociopolitiques qu'a connues ce pays depuis près de trente ans. Cette catégorie s'est affirmée avec la Révolution islamique dont une partie de la jeunesse citadine revendiqua la paternité<sup>1</sup>. Par la suite, le nouvel État révolutionnaire a abondamment puisé dans la jeunesse, en la mobilisant sous une forme islamiste, pour asseoir son autorité. Les générations qui n'ont pas connu la Révolution forment une catégorie sociale plus homogène que celle qui a renversé le régime du Shah et s'est enrôlée dans les organisations islamistes. Cette nombreuse jeunesse post-révolutionnaire<sup>2</sup> a en commun un certain nombre de préoccupations liées à la modernisation et à la tentative

---

<sup>1</sup> Farhad Khosrokhavar, *L'utopie sacrifiée. Sociologie de la Révolution iranienne*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1993.

<sup>2</sup> 60 % de la population iranienne a moins de 30 ans.

d'islamisation de la société iranienne. Majoritairement urbanisée et éduquée, elle ressent avec acuité les effets de l'islamisation car elle touche des domaines qui lui sont particulièrement sensibles (la mode, les rapports entre les sexes ou les loisirs). Hostile à l'égard du régime, elle s'est politisée par la négative en rejetant massivement tout ce qui avait fait vibrer la génération précédente, que ce soit l'islamisme, la révolution, l'anti-impérialisme ou le gauchisme<sup>3</sup>. Cette politisation par la négative ne veut pas dire que la jeunesse ne constitue pas un enjeu dans l'Iran d'aujourd'hui. Au contraire, elle est le sujet de débats récurrents concernant sa place dans la société iranienne. Dans un pays où la majorité politique s'obtient dès l'âge de quinze ans et où le précédent Président de la République, Mohammad Khatami, fut élu avec le soutien massif des nouvelles générations, la jeunesse constitue évidemment un enjeu politique majeur. En tentant de s'attirer ses voix, les principaux candidats aux élections présidentielles de 2005 l'ont très bien compris. On ne peut pas dire que le succès fut au rendez-vous comme le montre la dispersion des suffrages entre les différents candidats au premier tour de scrutin. Ceux-ci révèlent les difficultés de la classe politique à saisir les enjeux nouveaux posés par les générations post-révolutionnaires, que quelques appels populistes ne suffisent plus à mobiliser.

Une donnée à prendre en compte, comme le remarque Azadeh Kian-Thiébaud, est « la tension entre le traditionalisme et le modernisme [qui] marque plus que jamais la société iranienne post-révolutionnaire »<sup>4</sup> ; cette tension est transversale et touche aussi la jeunesse qui n'est pas, comme d'aucun pourrait le croire, uniformément moderne et tournée vers une lutte de tous les instants pour la liberté. Mais la jeunesse iranienne ne peut être seulement décrite de manière ultra sombre, en proie à d'insondables tourments et ne se lançant que dans des pratiques de désubjectivation<sup>5</sup>. L'analyse du militantisme des jeunes Azéris au sein du mouvement national permet de sortir d'une conception parfois sclérosante de la jeunesse iranienne. Elle n'est pas que cet acteur social univoque, consumériste et avide de liberté, auquel on oppose la jeunesse islamiste, qui ne serait qu'un reliquat des temps révolutionnaires. Dans cet article, nous reprendrons la notion de jeunesse post-islamiste qui insiste sur la rupture entre les générations ayant connu la Révolution de 1979, et celles nées après<sup>6</sup>. Cette

---

<sup>3</sup> Farhad Khosrokhavar, Olivier Roy, *Iran : Comment sortir d'une révolution religieuse*, Paris, Seuil, 1999, p. 168.

<sup>4</sup> Azadeh Kian-Thiébaud, *Les femmes iraniennes entre État et famille*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002, p. 209-210.

<sup>5</sup> Mahnaz Shirali, *La jeunesse iranienne : une génération en crise*, Paris, PUF, 2001.

<sup>6</sup> Masserat Amir-Ebrahimi, "Une Révolution et deux jeunesses", *Les Cahiers de l'Orient*, n°60, 4<sup>ème</sup> trimestre 2000, pp. 111-123.

*Être jeune militant nationaliste azéri en Iran*

notion est à comprendre comme un idéal-type, utilisable pour décrire un acteur avec ses représentations et ses pratiques sociales. En faisant varier son degré d'ouverture, nous parviendrons à montrer qu'une partie des jeunes militants nationalistes ne correspond que partiellement à l'idéal-type de la jeunesse post-islamiste. Ne possédant pas les mêmes représentations et pratiques sociales que cette dernière, ces jeunes nationalistes se tournent vers une autre forme de militantisme, plus radicale dans son discours.

Les Azéris d'Iran forment la principale minorité ethnique de l'Iran mais il est difficile d'évaluer précisément leur nombre ; les estimations les plus sérieuses oscillent entre un cinquième et un tiers de la population<sup>7</sup>, soit environ 20 millions de personnes. Leur religion est l'islam chiite, confession qu'ils partagent avec les Persans alors que les autres minorités ethniques iraniennes sont principalement sunnites. Leur religion et leur bonne intégration économique ont longtemps invalidé leurs velléités autonomistes. Mais, à la fin des années 1980, apparaît la première ébauche d'affirmation nationale menée par une partie de l'intelligentsia turcophone qui s'est lancée dans une exploration tous azimuts de son identité. La mobilisation nationaliste possède un éventail de revendications qui vont de la reconnaissance des droits culturels pour les Azéris à l'indépendance de l'Azerbaïdjan iranien pour les mouvances les plus radicales. Ce mouvement national d'Azerbaïdjan<sup>8</sup> en Iran ne doit ni être considéré comme une simple manipulation venue de l'étranger, ni être balayé d'un revers de la main, au seul motif que les Azéris sont très bien intégrés à la société iranienne et n'auraient aucun intérêt à une irresponsable aventure irrédentiste. En effet, sa capacité de recrutement, principalement au sein des jeunes générations qui trouvent dans le discours nationaliste une identité valorisante<sup>9</sup> à la fois porteuse d'avenir et d'enracinement dans le passé, démontre que le nationalisme azéri répond à des attentes ou à des manques vécus dans la société iranienne. Fortement politisés, les jeunes s'engagent et militent au sein d'une complexe et mouvante galaxie de groupes et groupuscules qui, tous, se réclament du mouvement national. A travers cette variété de formes de militantisme se dessinent les contours d'une jeunesse polysémique qui

---

<sup>7</sup> Pour une discussion plus approfondie sur la population azérie en Iran, voir Brenda Shaffer, *Borders and brethren, Iran and the challenge of the Azerbaijani identity*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2002, pp. 221-225.

<sup>8</sup> Le terme mouvement national est traduit de *Melli Hereketi*, expression par laquelle les nationalistes azéris qualifient eux-mêmes leur mouvement. Cette dénomination englobe toute une série de groupes qui ont pour point commun de lutter pour la reconnaissance des Azéris.

<sup>9</sup> Davud Turan, *Güney Azərbaycan öyrənci Hərəkatı və Kimlik Məsələsi*, Téhéran, 2005, pp. 140-142.

Gilles RIAUX

partage des préoccupations et des difficultés similaires, mais les exprime de manière différenciée.

Cette étude vise à comprendre l'engagement sur un mode nationaliste des jeunes Azéris à travers trois angles complémentaires. En premier lieu, une approche en terme d'espaces de mobilisation essaiera de montrer où, quand et comment ont pu se rencontrer l'intelligentsia nationaliste et les jeunes militants azéris. Dans un second temps, l'analyse se déplacera vers les logiques de l'engagement militant, que ce soit en terme de déterminants ou de rétributions. Sortir d'une approche macrosociologique et s'intéresser à l'expérience vécue des militants permettent de mettre en évidence l'importance des dimensions affective et identitaire. Enfin, la dimension cognitive de l'engagement sera étudiée en questionnant le concept d'habitus. Pour devenir militant, les individus doivent articuler des univers de sens contradictoires avec ceux de leur milieu d'origine. Cette articulation qui passe par des reconstructions biographiques n'est possible que par l'intermédiaire de figures d'ambivalence ou par un processus de réflexivité du Soi.

### **Les espaces de mobilisation**

Dans son schéma interprétatif du processus d'affirmation nationale, l'historien Miroslav Hroch isole trois temps. Une fois achevé, le travail de refondation culturelle des *intellectuels*, l'agitation politique est impulsée par une *minorité active de patriotes* qui veulent répandre l'idée d'appartenance à une même communauté nationale au sein des couches populaires. Lorsque ces dernières ont intégré l'idée d'appartenir à une nation, elles se mettent en mouvement pour que l'indépendance devienne une réalité<sup>10</sup>. Ce modèle qui a démontré sa pertinence historique induit une conception téléologique du nationalisme. Périlleux pour le politiste, ce modèle est intimement ressenti par les nationalistes azéris qu'il s'agisse des *intellectuels* ou de la *minorité active de patriotes*, c'est-à-dire les militants. Sociologiquement, ces derniers proviennent principalement de la jeunesse post-islamiste qui peut facilement se reconnaître dans le discours nationaliste. Il existe une adéquation entre l'identité politique proposée par l'intelligentsia nationaliste et celle recherchée par la jeunesse post-islamiste azérie. Cette adéquation rend possible l'engagement à condition que les militants potentiels soient entrés en contact avec un discours nationaliste dans un espace de recrutement.

---

<sup>10</sup> Miroslav Hroch, *Die Vorkämpfer der Nationalen Bewegung bei den Kleinen Völker Europas*, Prague, Karlova University, 1968.

*Être jeune militant nationaliste azéri en Iran*

*La jeunesse post-islamiste azérie*

Tout d'abord, la République islamique a poursuivi l'œuvre de centralisation et de modernisation de la dynastie Pahlavi permettant une intégration progressive des régions et des ethnies périphériques au centre persan. Les Azéris en ont largement profité et leurs standards socio-démographiques se sont rapprochés de ceux des Persans pour devenir quasiment identiques<sup>11</sup>. Ainsi, dans l'Iran d'aujourd'hui, les jeunes qu'ils soient persans, azéris ou kurdes partagent les mêmes préoccupations et les mêmes difficultés. Les nouvelles générations ne se retrouvent aucunement dans les valeurs promues par la République islamique et ont des perspectives d'intégration sociale limitées.

La société iranienne sort bouleversée d'une transition démographique accélérée, marquée par une baisse brutale de la fécondité au cours des années 1980, laquelle remet profondément en cause le modèle traditionnel de la famille. Les progrès dans les moyens de communication et l'intégration des régions périphériques généralisèrent ces nouveaux comportements à l'ensemble du pays. Les générations nées pendant cette transition nouent des rapports nouveaux avec les membres de leur famille, fondés sur le respect mutuel et le dialogue, et ont intégré de nouvelles valeurs<sup>12</sup>. Les nouvelles formes de socialisation au sein de la famille, avec le net recul du patriarcat, se trouvent en total décalage avec les valeurs promues par la République islamique. Elles expliquent le rejet du régime iranien et l'apparition d'une culture politique propre à la jeunesse post-islamiste qui demande du changement ; elle s'est manifestée avec vigueur lors de l'élection de Khatami à la présidentielle de 1997.

La diffusion d'une éducation de masse en langue persane a profité aux Azéris dont seulement 11,8 % ne maîtrisent pas la langue officielle<sup>13</sup>. Cette population constituée principalement de personnes âgées est en diminution constante. En plus, les jeunes Azéris ont massivement investi les universités. En 2002, 28,2 % des Azéris âgés de 15 à 29 ans poursuivaient des études supérieures. Le taux atteint 31,3 % pour les femmes et reste de 25,8 % pour les hommes<sup>14</sup>. Grâce à cette "massification" de l'enseignement supérieur,

---

<sup>11</sup> Centre statistique d'Iran et Monde iranien, *Enquête sur les caractéristiques socio-économiques des ménages iraniens (2002)*, <http://www.ivry.cnrs.fr/iran/Archives/archiveRecherche/statistique/Tableaux-pdf/EnqueteVersionF.pdf>, 22 juillet 2005.

<sup>12</sup> Marie Ladier-Fouladi, *Population et politique en Iran*, Paris, INED, « Cahier » (150), 1993, pp. 290-293.

<sup>13</sup> Centre statistique d'Iran et monde iranien, *op. cit.*, d'après les statistiques du tableau 2.

<sup>14</sup> *Ibid.*, d'après les statistiques du tableau 12.

L'Iran compte aujourd'hui plus de deux millions d'étudiants. Les universités d'État n'ont pu répondre à la demande qui s'est alors largement reportée sur l'Université libre islamique (*Daneshgah-e Azad-e Eslami*). Cette institution d'enseignement supérieur, dont les administrateurs sont proches du pouvoir, a peu à peu couvert l'ensemble de l'Iran. Le concours d'entrée relativement aisé et l'existence de ce type d'université dans les villes moyennes ont permis à de nouvelles couches sociales provinciales d'entreprendre des études supérieures.

Aujourd'hui, tous les jeunes Azéris maîtrisent parfaitement le persan – la plupart sont bilingues et on voit apparaître les premières générations qui abandonnent la langue turque<sup>15</sup> – et ils sont nombreux à poursuivre des études supérieures. Ils se trouvent donc en phase d'ascension sociale par rapport à leurs parents qui n'ont que rarement eu la chance d'aller à l'université. Ils en retirent une haute image d'eux-mêmes. Elle est renforcée par les espoirs placés par les parents en leur progéniture pour laquelle ils sont souvent prêts à tous les sacrifices. Le revers de la médaille est une baisse de la qualité de l'enseignement et une dévalorisation des diplômes qui ne garantissent plus un accès à un emploi qualifié. Par ailleurs, lors d'une telle période d'extension rapide du système éducatif, la mobilisation des étudiants et lycéens est un phénomène classique. Cet indéniable progrès sociodémographique n'a pas touché uniformément l'ensemble de la société. Une partie de la jeunesse a été partiellement épargnée et reste plus marquée par les structures traditionnelles de la société iranienne.

Malgré cette amélioration de leurs conditions sociales, les jeunes connaissent d'importantes difficultés pour s'insérer dans la société iranienne. L'Iran souffre d'un sous-emploi chronique dont les principales victimes sont les jeunes. Convaincus de représenter l'avenir de la société iranienne, impatients de progresser dans l'échelle sociale, ces bataillons de jeunes formés à l'université se voient relégués à des postes peu valorisants et d'une grande précarité. Ces désillusions sont renforcées par la grande sélectivité de l'entrée aux universités d'État et par les avantages offerts aux jeunes issus de milieux promus par le régime<sup>16</sup>. En plus, les tendances au clientélisme et au népotisme de la société iranienne déçoivent les personnes qui n'ont pas la chance d'être en contact avec un réseau suffisamment structuré pour accéder à une situation professionnelle intéressante. En Iran, ces dysfonctionnements du marché du travail ont un impact très fort sur le marché matrimonial. Le

---

<sup>15</sup> Sonel Bosnali, *Patrimoine linguistique et littéraire turcophone de l'Iran (une étude sociolinguistique)*, Thèse, Inalco, 2003, pp. 230-240.

<sup>16</sup> Un nombre important de place à l'université est réservé aux jeunes qui ont participé à la guerre ou appartenant à des familles de martyrs ou de blessés de guerre (jusqu'à 40 %). Farhad Khosrokhavar, Olivier Roy, *op. cit.*, p. 166.

### *Être jeune militant nationaliste azéri en Iran*

coût devenu prohibitif du mariage<sup>17</sup> empêche de nombreux jeunes de s'établir en couple et les contraint à rester chez leurs parents jusqu'à un âge tardif. La frustration de cette jeunesse, qui a eu la chance de faire des études mais n'en retire aucun bénéfice et se retrouve dans une situation sociale sans perspective d'avenir, est une réalité tangible de l'Iran contemporain, à laquelle se surexposent les « normes rabat-joie » et le contrôle des loisirs<sup>18</sup>.

Dans une société où toutes les pratiques sociales sont encadrées par les normes islamiques et où les loisirs sont sévèrement limités, elle se réfugie dans un espace à elle, en retrait de l'espace public. La jeunesse dorée a l'occasion d'acheter cet espace de retrait, pour en faire un véritable espace privé où elle peut se « désislamiser. » La jeunesse issue de milieux moins favorisés n'a pas les mêmes moyens : elle doit trouver des espaces publics, relativement protégés des interventions intempestives de la police religieuse, pour pouvoir se défouler<sup>19</sup>. Ces espaces sont souvent des lieux culturels, que ce soit des journaux étudiants, des clubs de poésie, des associations et des centres culturels, etc. En Iran, le verrouillage des sphères économiques et politiques au cours de la décennie révolutionnaire a entraîné un surinvestissement de la sphère culturelle dans laquelle s'est engouffrée la jeunesse post-islamiste. En cela, elle a été largement encouragée et soutenue par les parents qui n'hésitent pas à se priver pour financer les activités culturelles de leur progéniture.

La jeunesse post-islamiste ne se reconnaît pas dans les normes et les valeurs promues par le pouvoir. Elle a exprimé son profond rejet du régime islamiste en se repliant sur la sphère culturelle, relativement épargnée par le pouvoir. Sa tentative de s'inscrire dans la sphère politique par un soutien massif au candidat réformateur lors des élections présidentielles de 1997 ne remplit pas les espoirs escomptés. L'échec des réformateurs conduit à une désaffection amère de la majorité de la jeunesse à l'égard du politique<sup>20</sup>. Néanmoins, des Azéris vont trouver dans le nationalisme un moyen de dépasser leur déception et de prolonger leur engagement sur un mode plus radical.

### *L'adéquation entre l'identité proposée par l'intelligentsia nationaliste et la jeunesse azérie*

---

<sup>17</sup> Centre Statistique d'Iran et Monde iranien, *op. cit.*, p. 26.

<sup>18</sup> Fährad Khosrokhavar et Olivier Roy, *op. cit.*, pp. 150-156.

<sup>19</sup> Cette quête d'un refuge peut prendre des formes dramatiques comme la toxicomanie ou la dépression.

<sup>20</sup> La désaffection de la jeunesse post-islamiste à l'égard de Khatami date de 1999 et de l'absence de soutien du Président de la République au mouvement étudiant.

Cette génération ou, aujourd'hui, ces générations qui n'ont pas connu la Révolution se retrouvent dans une société où elles ne se reconnaissent pas et ne sont pas reconnues. Or, en parallèle, dans l'Iran post-révolutionnaire apparaît un mouvement nationaliste azéri qui se manifeste par un investissement tous azimuts de la sphère culturelle par les membres de l'intelligentsia turcophone, exclus des cercles du pouvoir islamiste. A la faveur de l'ouverture du régime islamique, ces derniers se lancent dans la production d'un discours nationaliste censé démontrer les particularités du peuple azéri qui disposerait de tous les attributs pour être une authentique nation<sup>21</sup>. Ayant connu les années de répression qui suivirent la Révolution, ils sont conscients qu'une politisation excessive de leur discours entraînerait une répression immédiate et restent vigilants, en se cantonnant autant que possible à la sphère culturelle. L'identité nationale proposée par les élites intellectuelles doit servir de réceptacle à la frustration de la jeunesse post-islamiste, interdite de promotion sociale. Elle y transcende les difficultés qu'elle rencontre pour s'affirmer en tant qu'azéri : la solution ethnique inventée par les élites culturelles constitue une réponse idéale à leur frustration. En effet, elle est une construction récente, apparue à la fin des années 1980, et qui est adaptée aux spécificités d'une société modernisée où une partie importante de la population bénéficie d'un bon niveau d'éducation. L'appel récurrent à la scientificité des productions nationalistes<sup>22</sup>, le refus de politiser la religion, la volonté d'insérer la cause nationale dans les transformations régionales et globales ou la supposée concomitance entre les revendications azéries et la démocratisation de l'Iran constituent une plate-forme conforme à la sensibilité et aux valeurs de la jeunesse post-islamiste.

De plus, le mouvement national par ses références à un passé lointain, sorte d'Âge d'Or où la nation azérie était unie et puissante, offre une identité, à la fois utile et valorisante. En fantasmant un passé qui n'a que peu à voir avec le vécu collectif<sup>23</sup>, l'intelligentsia trouve l'occasion de communier avec l'ensemble d'une collectivité mythifiée, en se basant sur une histoire commune réinventée. Elle transforme la communauté « d'objet de l'histoire passif et méprisé, en sujet dynamique et actif, capable de forger son propre

---

<sup>21</sup> Gilles Riaux, "Le nationalisme azéri en Iran", *CEMOTI*, n°37, janvier-juin 2004, pp. 18-29.

<sup>22</sup> C'est un des leitmotifs de la revue *Varluq*, publication trimestrielle téhéranaise.

<sup>23</sup> L'apothéose de ce phénomène est le rassemblement qui a lieu annuellement, au début du mois de juillet, au château de Babak situé près de Kaleybar en Azerbaïdjan de l'est. C'est autour d'un héros antérieur aux grandes migrations turques – mais avec un anachronisme, le symbole de la résistance azérie à l'envahisseur arabe – que se rassemblent de nombreux nationalistes.



destin »<sup>24</sup>. Malgré son caractère chimérique, la référence à cet « Âge d'Or » entraîne une mobilisation identitaire multiple qui permet une déprise de l'identité promue par l'État au profit d'une nouvelle, « plus authentique », censée offrir plus de dignité à l'individu en lui permettant de s'accomplir pleinement. La référence à la nation azérie permet de se situer en rupture avec la République islamique, tout en s'affirmant dans un univers de sens. C'est ce que souligne Charles Taylor lorsqu'il analyse l'idéal d'authenticité des sociétés modernes : « Être sincère envers moi-même signifie être fidèle à ma propre originalité, et c'est ce que je suis le seul à pouvoir dire et découvrir. En le faisant, je me définis du même coup. Je réalise une potentialité qui est proprement mienne. Tel est le fondement de l'idéal moderne de l'authenticité, ainsi que des objectifs d'épanouissement de soi ou de réalisation dans lesquels on le formule le plus souvent »<sup>25</sup>.

Les jeunes générations azéries peuvent aisément se reconnaître dans le discours proposé par l'intelligentsia nationaliste. Il répond à leur questionnement identitaire et à leur manque de reconnaissance sociale en leur offrant un projet politique valorisant. Cependant, pour qu'une adhésion à un mouvement social soit possible, l'identification au mouvement ne suffit pas. Il est nécessaire qu'une relation – directe ou médiatisée – ait lieu entre des personnes déjà engagées et les futurs militants. Dans le cas présent, il faut que des jeunes azéris apprennent l'existence du mouvement national et s'imprègnent du discours formulé par l'intelligentsia nationaliste. Or, la République islamique d'Iran reste très sensible sur les questions ethniques dans lesquelles elle a tôt fait de voir la main de l'étranger. Une reconnaissance de l'ethnicité entraînerait une remise en cause du monopole, déjà passablement attaqué, que prétendent détenir les islamistes sur l'identité politique des Iraniens. C'est pourquoi l'État limite la diffusion au maximum du discours nationaliste, en restreignant l'accès des nationalistes aux médias ; seules les publications écrites sont autorisées et de nombreux sites Internet nationalistes sont filtrés. De plus, les nationalistes rencontrent un autre problème, la faible alphabétisation en langue turque. Alors que plus de 90 % des Azéris maîtrisent le persan, seulement un peu plus de la moitié se déclare capable de lire en langue turque azérie, leur langue maternelle<sup>26</sup>. En Iran, lire en langue turque constitue déjà un acte militant ; il est vrai que la majorité des publications sont passablement orientées. Ainsi, pour qu'un

---

<sup>24</sup> Anthony D. Smith, *The ethnic revival*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, p. 126.

<sup>25</sup> Charles Taylor, *Le malaise de la modernité*, Paris, CERF, 1994, p. 37.

<sup>26</sup> Selon Sonel Bosnali, la connaissance de la langue déclarée (98 %) ne correspond pas tout à fait à la compétence dans la lecture de cette langue (60 %), et encore moins à la compétence expérimentée (53 %). Sonel Bosnali, *op. cit.*, p. 276.

jeune azéri puisse entrer en contact avec le discours nationaliste, il lui faut un accès direct à celui-ci, c'est-à-dire des espaces où les futurs militants puissent rencontrer des membres de l'intelligentsia nationaliste ou d'anciens militants.

### *Les espaces de recrutement*

Ces espaces existent et ils sont même nombreux en Iran. Ce ne sont pas les espaces de socialisation traditionnels, mais des espaces nouveaux apparus avec l'ouverture du régime islamique après la guerre contre l'Irak<sup>27</sup>. Comme nous l'avons vu, les générations post-révolutionnaires ont de nombreuses activités culturelles dans le cadre de leurs loisirs. Ils fréquentent les centres culturels, les clubs de poésie ou de musique et autres associations étudiantes. Or, ce sont précisément ces lieux qui sont investis par les membres de l'intelligentsia nationaliste. Cette dernière est composée de poètes, musiciens et autres spécialistes des questions de langue, en résumé des intellectuels. Ils ont souvent un revenu relativement important et un emploi du temps flexible, leur donnant la possibilité de prendre part à des activités dévoreuses de temps et rarement rétribuées<sup>28</sup>. Il faut noter que l'intelligentsia nationaliste ne peut quasiment investir que les lieux culturels se trouvant dans les provinces turcophones. Dans les villes du plateau persan où ont massivement immigré les Azéris<sup>29</sup>, les intellectuels azéris se trouvent en concurrence avec leurs congénères des autres groupes ethniques et face à un public majoritairement non turcophone. Avec leur discours nationaliste de défense de la turcité, ils n'ont aucune chance d'investir un tel environnement multiethnique où le persan se trouve en situation d'hégémonie.

Le premier espace où les futurs militants rencontrent les membres de l'intelligentsia est composé des lieux culturels qui ont fleuri dans les années qui suivirent la guerre contre l'Irak. Aussi bien l'intelligentsia nationaliste que la jeunesse post-islamiste ont investi ces espaces pendant la première partie des années 1990. Le meilleur exemple est sans doute celui de Mahmudali Cheregani, responsable de la GAMOH et que certains présentent comme le leader du mouvement national<sup>30</sup>. S'étant engagé comme volontaire

---

<sup>27</sup> Il faut nuancer ce propos en soulignant qu'au début des années 1990, la formation des toutes premières cohortes de militants s'est déroulée, en plus des espaces privés, dans certaines mosquées de l'Azerbaïdjan iranien.

<sup>28</sup> John Breuilly, *Nationalism and the State*, Manchester, Manchester University Press, 2<sup>nd</sup> édition, 1993, p. 49.

<sup>29</sup> A Téhéran, métropole de plus de douze millions d'habitants, près de la moitié de la population serait ethniquement azérie.

<sup>30</sup> <http://www.gamoh.org/doktor.html>, 22 juillet 2005.

*Être jeune militant nationaliste azéri en Iran*

dans la guerre contre l'Irak, il bénéficie de l'ouverture des universités aux militants islamistes pour poursuivre des études littéraires. Il rédige sa thèse de doctorat sur l'influence du vocabulaire turc dans la langue persane. Il devient enseignant à l'université de Tabriz dans la première moitié des années 1990, au moment où se forment les premières cohortes de militants. Il est à l'origine des cours de langue et de civilisation azéries qui se tiennent en marge de l'université et ne bénéficient pas d'une reconnaissance officielle. A partir de son enseignement qui s'est rapidement politisé s'est structuré un noyau de militants qui a formé la garde rapprochée de Cheregani<sup>31</sup>. Ils ont constitué la base de l'équipe de campagne pour les élections parlementaires de 1996 du leader nationaliste dont la candidature fut invalidée, malgré son large succès<sup>32</sup>. En dehors de l'université, ce sont les clubs de poésie ou les associations de musique qui forment espaces où les futurs militants découvrent le discours nationaliste. Au début, le nationalisme est présenté uniquement sous sa version de promotion de la culture azérie, puis les futurs militants sont peu à peu initiés à un discours beaucoup plus politique.

Un deuxième espace où se recrutent les futurs militants est formé des lieux de politisation traditionnels de gauche ; il commence aussi à fonctionner dans la première partie des années 1990. De nombreux anciens activistes de gauche, qui militaient à l'époque de la Révolution, se sont reconvertis dans le nationalisme au moment de l'effondrement de l'URSS. Ils y ont trouvé une idéologie de substitution<sup>33</sup>. Grâce à leurs capacités organisationnelles et programmatiques forgées pendant de nombreuses années d'engagement, les anciens activistes de gauche impriment une coloration particulière à une partie du mouvement national. Marqués par des rapports complexes avec les organisations de gauche et l'URSS<sup>34</sup>, ces nationalistes ont conservé certains réflexes hérités de leur passé comme une conception centralisée et une stratégie d'avant-garde de l'action politique. Ils mettent à profit leur longue expérience militante pour enrôler de nouvelles recrues parmi les jeunes ouvriers. Du fait de la faible industrialisation de l'Azerbaïdjan iranien, ce type de militants est plus rare et se rencontre presque exclusivement à Tabriz<sup>35</sup>. Ces militants ne font pas partie de ceux qui ont le plus profité des

---

<sup>31</sup> Entretiens avec Reza Emani (Urmyah, juillet 2004) et Husseyn Türkelli (Bakou, mai 2005).

<sup>32</sup> Brenda Shaffer, *op. cit.*, pp. 183-184.

<sup>33</sup> Gilles Riaux, *op. cit.*, pp. 38-39.

<sup>34</sup> David B. Nisman, *The Soviet Union and Iranian Azerbaijan: The use of nationalism for political penetration*, Boulder, Westview Press, 1987.

<sup>35</sup> Interview d'anciens gauchistes reconvertis dans le nationalisme et de jeunes militants, appartenant aux Bozkurtlar et au BAB, qui travaillent dans la fabrication de

bouleversements sociodémographiques qu'a connus l'Iran. Souvent issus de milieux plus traditionnels, ils n'ont pas eu accès à l'enseignement supérieur et évoluent dans des environnements fortement marqués par une culture patriarcale, que ce soit à l'atelier ou au sein de la cellule militante.

Le troisième espace est constitué par les associations et groupes d'étudiants et servira à recruter les nouvelles générations de militants, à partir de la fin des années 1990. L'affaiblissement du mouvement étudiant, suite à la répression de 1999, renforce considérablement la présence des nationalistes azéris dans les universités, qui apparaissent comme une alternative crédible. Les associations<sup>36</sup> ont un statut légal et sont reconnues par les autorités iraniennes. Elles ont souvent pour objectif la diffusion de la culture azérie comme la *Azerbaijan Gençler Evi* (la maison des jeunes d'Azerbaïdjan). Les groupes d'étudiants, à la structure plus lâche, sont plus ouvertement politisés. Les deux types sont largement interconnectés grâce à des militants qui appartiennent aux deux. Cet espace fonctionne aussi bien en Azerbaïdjan iranien que dans les villes persanes. Fondées par des militants étudiants déjà engagés, les associations d'étudiants recrutent parmi les nouveaux entrants à l'université. Ce type de recrutement assez classique est rendu plus efficace par le système de concours d'entrée à l'université. Cet examen national tend à dispatcher les étudiants azéris sur l'ensemble du territoire ce qui les éloigne de leurs proches. Les groupes et associations d'Azéris forment alors un moyen de s'intégrer dans un nouvel environnement, tout en conservant la possibilité de continuer à s'exprimer dans sa langue maternelle<sup>37</sup>.

De l'analyse des espaces de mobilisation se dégagent quelques données sociologiques sur le profil des jeunes militants nationalistes azéris. Ceux-ci proviennent majoritairement de ce que l'on a appelé la jeunesse post-islamiste : ce sont des jeunes urbains, issus de la classe moyenne ou qui se trouvent en phase d'ascension sociale grâce à leur accès à l'université. Ne se sentant pas intégrés dans la société iranienne, ils trouvent dans le discours nationaliste azéri une réponse à leur manque de reconnaissance sociale. En marge des plus gros bataillons issus de la jeunesse post-islamiste, existent des militants qui n'ont pas autant profité des transformations sociodémographiques et restent plus marqués par les structures

---

tapis, de chaussures et dans le secteur énergétique, Tabriz, étés 2004 et 2005. Il est possible que ce type de militants existe dans une ville comme Zanjan.

<sup>36</sup> Elles sont appelées ONG en Iran mais le terme association leur sera préféré car elles s'y apparentent.

<sup>37</sup> Les militants de Téhéran, recrutés par ce type d'association, mettent tous en avant l'envie de pouvoir continuer à s'exprimer dans leur langue pour expliquer leur engagement.

traditionnelles. En faisant varier le degré d'ouverture de l'idéal-type qu'est la jeunesse post-islamiste, on voit apparaître un autre type de militant nationaliste qui donne une coloration plus radicale à son engagement.

### **Les logiques de l'engagement militant**

Pour comprendre les logiques de l'engagement, il est nécessaire de sortir d'une vision macrosociologique qui ne s'intéresse qu'à la rencontre entre des entrepreneurs de mouvements sociaux en quête de position de pouvoir, l'intelligentsia azérie déclassée, et un groupe social défini, une jeunesse désenchantée, issue des classes moyennes, qui découvre un espoir de changement dans le nationalisme. Cette vision fournit un cadre global, utile pour saisir les enjeux de pouvoir posés par un mouvement social, mais elle ne permet pas de comprendre pourquoi, au sein d'un groupe social donné, certains militent et d'autres restent inactifs, ni d'appréhender l'expérience vécue des militants<sup>38</sup>. En plus, le caractère autoritaire du régime iranien et la nature semi-clandestine des groupes nationalistes empêchent de mobiliser des instruments statistiques. Pour faire face à ces difficultés d'ordre méthodologique, le seul recours est le récit de vie des militants nationalistes. Il associe des moments d'observation ethnographique et des entretiens de militants. Or, le récit biographique n'est pas sans danger car il permet de donner aisément un sens à une succession d'évènements analysés rétrospectivement. Laissant transparaître « la chair palpitante du concret »<sup>39</sup>, le récit biographique exerce une fascination certaine qui, par son évidente intelligibilité, limite la capacité d'un questionnement critique sur sa pertinence. Seule la confrontation de différentes trajectoires militantes permet d'appréhender les déterminants du militantisme qui font d'un jeune azéri un militant actif. Elle permet aussi l'analyse des rétributions que trouvent les militants dans leur engagement nationaliste. Les militants ne cherchent pas nécessairement la même chose dans leur engagement : ils y découvrent tous une identité valorisante mais selon des modalités différentes, l'intégration sociale ou la subjectivisation. Ces modalités dépendent de la variation du degré d'ouverture de notre idéal-type, la jeunesse post-islamique.

---

<sup>38</sup> Erik Neveu, *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, 1996, p. 76.

<sup>39</sup> Jean-Claude Passeron, "Biographies, flux, itinéraires, trajectoires", *Revue française de sociologie*, 31 (1), janvier-mars 1990, p. 5.

*Les déterminants du militantisme : l'importance de la dimension psychoaffective*

McAdam, dans son analyse de l'engagement lors du *Freedom Summer*, met en évidence trois variables qui permettent de comprendre pourquoi certains militent et d'autres non. Un individu voit sa probabilité de militer augmenter s'il est au contact de personnes ayant déjà une activité militante ou si sa situation personnelle minimise les contraintes familiales et professionnelles ou encore s'il reçoit l'aval de ceux dont il se sent affectivement proche<sup>40</sup>.

L'impact de la première variable a déjà été décrit ci-dessus. Les membres de la jeunesse post-islamiste sont entrés en contact avec des personnes ayant eu une activité militante à deux périodes distinctes, qui montrent que la jeunesse islamiste n'est pas composée d'une génération mais d'au moins deux. Au cours des années 1990, la première génération post-islamiste entre en contact soit avec l'intelligentsia nationaliste dans les espaces dévolus à la culture, soit avec les anciens militants gauchistes dans les ateliers et les usines. A partir des années 2000, la seconde génération entre, elle, en contact avec la première cohorte de militants qui fait preuve d'une intense mobilisation dans les universités. L'Université de Tabriz est un des centres majeurs de la mobilisation et, par conséquent, est très surveillée par le régime.

En ce qui concerne la deuxième variable, les difficultés que rencontrent les jeunes pour entrer sur le marché du travail augmentent la probabilité de militer. Elles minimisent évidemment les contraintes professionnelles en engendrant une forte inactivité chez les jeunes et incitent les étudiants à poursuivre au maximum leur cursus universitaire. Mais elles réduisent aussi les contraintes familiales en empêchant les jeunes de se marier tant qu'ils n'ont pas une situation professionnelle capable de leur garantir des revenus convenables. De plus, sur un groupe de militants de Téhéran qui se réunissent tous les vendredis dans les montagnes du nord de la capitale, la grande majorité est née en Azerbaïdjan iranien et est venue à Téhéran tardivement pour étudier ou trouver un emploi. Ces personnes ne sont pas passées par les structures de socialisation traditionnelles pour s'intégrer socialement mais par les réseaux de militants nationalistes. Ainsi, les nouveaux étudiants disent s'être rendus compte de leur identité azérie en arrivant dans la capitale et avoir commencé à militer dès cette époque. Du fait de l'éloignement, les contraintes familiales de ces jeunes, venus tardivement à Téhéran, sont très faibles. En plus, leur cercle affectif est donc

---

<sup>40</sup> Doug McAdam, *Freedom summer*, Oxford, Oxford University Press, 1988.

*Être jeune militant nationaliste azéri en Iran*

en pleine recomposition et les groupes de militants forment des communautés soudées qui peuvent pallier l'éloignement des proches. Parmi ceux venus travailler à Téhéran, nombreux sont ceux qui militaient déjà en Azerbaïdjan iranien. Ils se sont intégrés à un autre groupe de militants nationalistes grâce auquel ils ont pu tisser facilement un nouveau réseau de sociabilités.

D'après la troisième variable, le militant potentiel doit recevoir l'aval des personnes dont il se sent affectivement proches pour s'engager activement. Grâce à leur important capital culturel, les membres de l'intelligentsia nationaliste exercent une forte influence sur les jeunes Azéris. Ils établissent souvent des relations personnelles avec de jeunes militants potentiels qui, en contrepartie, sont incités à s'engager et à devenir actifs. Au niveau familial, les parents encouragent leurs enfants à s'intéresser aux activités culturelles pour leur épanouissement personnel et les incitent inconsciemment à entrer en contact avec l'intelligentsia nationaliste. Ces encouragements servent à enclencher le processus d'engagement. Ils cessent souvent lorsque leur enfant semble trop attiré par la rhétorique nationaliste, mais il est déjà trop tard car le militant potentiel a déjà pris la décision de s'engager. Mais ce sont les interactions au sein des groupes d'amis qui fournissent la principale incitation à l'engagement. Il existe une véritable dynamique de groupe qui a un effet d'entraînement sur la décision de s'engager. Les militants font souvent état d'un ami proche qui les a incités à s'engager dans le mouvement national. La solidité de ces liens d'amitié fait souvent que c'est un groupe entier de copains qui décide de s'engager. L'un d'entre eux s'est intéressé au discours nationaliste et motive ses amis pour s'engager aussi.

Ces variables ont pour point commun la dimension psychoaffective qui est essentielle dans le recrutement des militants. Le soutien des proches, la présence d'amis parmi les militants, constituent des déterminants majeurs pour expliquer l'engagement d'un individu dans le mouvement national. Ce phénomène s'observe de manière d'autant plus forte qu'en Iran, le contrôle exercé par la République islamique sur la sphère publique a contraint les individus à se replier sur la sphère privée. Or, comme l'ont montré Karl-Dieter Opp et Christine Gern dans le contexte d'oppression policière de l'Allemagne de l'Est, les sociabilités privées constituent le principal support des mobilisations<sup>41</sup>. Cela est d'autant plus vrai qu'en Iran, l'État islamique n'a jamais pu ou voulu exercer un contrôle totalitaire sur la société. Les Iraniens ont pu se réfugier dans la sphère privée pour se protéger de la tentative d'islamisation menée par l'État révolutionnaire. De plus, en Iran,

---

<sup>41</sup> Karl-Dieter Opp, Christine Gern, "Dissident groups, personal networks and spontaneous cooperation: the East German revolution of 1989", *American Sociological Review*, Vol. 58, 1993, pp. 659-680.

Gilles RIAUX

L'usage de la langue turque est principalement réservé à la sphère familiale et aux relations amicales. Cette langue crée par elle-même une barrière entre ce que ses locuteurs ressentent comme étant du ressort de la sphère privée et de la sphère publique. Cependant, par leurs publications en turc, les nationalistes font sortir leur langue de la sphère privée pour l'afficher sur la place publique, certes circonscrite par les contraintes qu'impose la République islamique. Ils contribuent à une redéfinition des espaces privés et publics qui fonctionnent plus par chevauchement que par opposition.

#### *Les rétributions du militantisme*

L'ensemble des militants tire de leur engagement au sein du mouvement national un sentiment de valorisation par la projection de leur identité personnelle dans un destin national, qui sera forcément auguste. Mais les rétributions varient aussi en fonction des origines sociales des militants et des orientations du groupe auquel ils participent. Alors que les jeunes post-islamistes y trouvent le moyen de s'intégrer socialement et de s'inscrire dans un espace public en formation, les jeunes, liés à des milieux plus traditionnels, y découvrent des formes de subjectivisation qui accentuent encore leur sensation d'être valorisés.

#### *a) Reconnaissance et intégration sociales pour les militants issus de la jeunesse post-islamiste*

Une meilleure compréhension des mobilisations des nationalistes azéris nécessite de les penser au quotidien, de s'intéresser aux pratiques militantes. Les rétributions susceptibles de trouver un équivalent monétaire ou l'accès à des positions de pouvoir étant très limitées, c'est dans les dimensions de la reconnaissance et de l'intégration sociales qu'il faut chercher les rétributions du militantisme. Ce type de militantisme est orienté vers l'Autre.

Rompre avec la monotonie de la vie quotidienne, imiter ses camarades en les rejoignant dans leurs activités militantes, s'engager dans une forme de transgression de la République islamique d'Iran, l'engagement offre toute une série de rétributions à ces militants qui ont pour point commun de les valoriser. Le militant se sent investi d'une mission de tous les instants. En cela, le militantisme constitue une sorte d'institution de réassurance permanente. Il projette l'individu dans une identité valorisante qui transcende sa simple trajectoire personnelle pour s'insérer dans celle de *la nation en marche*. A l'instar de ce que Hunt et Benford ont qualifié de discussions d'identité, dans le cadre d'une observation ethnologique des



*Être jeune militant nationaliste azéri en Iran*

pacifistes texans<sup>42</sup>, les conversations que tiennent les militants entre eux réactivent en permanence leur sentiment d'appartenir à un groupe particulier dont la cause est juste. C'est à travers ces discussions permanentes sur le pourquoi et le comment de leur engagement que les militants esquissent des reconstructions biographiques. Ils y mettent en exergue un moment particulier de leur vie, une figure historique ou mythique qui les aurait mis sur le chemin du peuple azéri. Ces discussions sont récurrentes et peuvent durer longtemps ; s'y s'entremêlent les éléments du passé qui les ont conduits à s'engager, ceux du présent décrivant les difficultés quotidiennes, et ceux d'un futur qu'ils aperçoivent radieux. Les militants en ressortent profondément valorisés, sûrs d'eux-mêmes et de la justesse de leur engagement. C'est par l'intermédiaire de ces conversations que se fait l'articulation entre le *je* du sujet et le *nous* du mouvement. Le *je* se sent intégré à un univers social où un rôle lui est attribué, il se sent utile et investi d'une mission. L'utilité est très gratifiante dans une société où l'intégration des jeunes adultes est malaisée. Néanmoins, une des difficultés que rencontrent les militants dans ce processus d'articulation entre le *je* et le *nous* est celui de la double dimension du *nous*. En effet, le *nous* est censé signifier le peuple azéri dans son ensemble mais ne recouvre finalement que le *nous* des militants qui s'investissent dans le mouvement national. Ce hiatus, qui n'a toujours pas été théorisé, reflète les ambiguïtés d'un mouvement qui peine à élargir son recrutement.

En outre, le militantisme place l'individu dans un cercle de sociabilités où tous partagent des préoccupations similaires. Les militants mettent toujours en avant l'excellente ambiance qui règne au sein des groupes dont les activités sont judicieusement réparties entre travail et loisirs, répartition bien identifiée par les militants<sup>43</sup>. Le temps consacré au travail militant a un double objectif : il vise à une conscientisation orientée vers le groupe et à la diffusion du discours nationaliste vers l'extérieur. Au cours des réunions, ce sont surtout les différents aspects de l'histoire et de la culture nationales azéries, puis les revendications et la stratégie du mouvement ainsi que le contexte politique qui sont présentées et discutées par les participants. La critique de la République islamique y reste relativement absente et se fait en creux. Par ailleurs, ces militants étudiants sont à l'origine d'une pléthore de publications nationalistes, clandestines ou non, qui servent de principal instrument de propagande. Ils créent aussi des sites Internet qui constituent, sans doute, l'un des principaux moyens d'information pour les nationalistes.

---

<sup>42</sup> Scott Hunt, Robert Benford, "Identity Talk", *Journal of Contemporary Ethnography*, Vol. 22, n°4, 1994, pp. 488-516.

<sup>43</sup> Entretiens menés à Tabriz et Ardebil pendant l'été 2004 et à Téhéran et Ardebil pendant l'été 2005.

Gilles RIAUX

Ils trouvent là le moyen de tester et de mettre à profit leur formation supérieure que, de toute façon, ils n'ont que peu de chance de valoriser ailleurs. Ainsi, le travail militant offre la possibilité d'une reconnaissance sociale des compétences acquises au cours de leurs études. Cette reconnaissance est certes limitée au mouvement national mais, dans un pays où le marché du travail est difficile d'accès, cela est loin d'être négligeable. La seconde partie de l'emploi du temps du militant est dévolue aux loisirs qui se font dans un environnement culturel spécifique, valorisant tout élément perçu comme proprement azéri. Dans une société où l'accès aux loisirs est limité pour les classes non favorisées, les groupes de militants y pallient en arrangeant eux-mêmes leurs propres loisirs. La principale activité est l'organisation, pendant le week-end ou les congés, de sorties dans les montagnes. Ils s'y trouvent à l'abri d'une inopportune patrouille de police et, de plus, les montagnes représentent un paysage auquel les Azéris sont particulièrement sensibles. D'ailleurs, le folklore exalte souvent les montagnes comme le lieu préféré des Azéris. Ces sorties permettent aussi aux jeunes hommes et aux jeunes femmes de se retrouver ensemble, ce qu'ils considèrent comme très important. Ainsi, tous les vendredis, un groupe de militants de Téhéran, dont l'effectif varie entre 30 et 70 personnes selon les jours, se rassemble dans les montagnes situées dans le nord-ouest de la capitale pour un pique-nique. Pendant ces quelques heures passées dans la montagne, ils lisent des poèmes, chantent des airs ou effectuent des danses traditionnelles. Pour l'anniversaire d'un membre du groupe, ils se réunissent pour lui offrir un cadeau passablement orienté, en l'occurrence une statuette de Babak, le héros national. Ce genre de sorties sert aussi à la diffusion du discours nationaliste au sein du groupe avec la distribution d'articles ou de CD à la fin de la journée. Bien que ces militants différencient nommément le travail des loisirs, il existe une profonde continuité entre les deux. On y retrouve les mêmes personnes et des discussions similaires qui se tiennent de manière moins formelle pendant les loisirs. Ces activités régulières occupent une partie importante de l'emploi du temps et font passer les militants d'une oisiveté ennuyeuse à une hyperactivité gratifiante. Les groupes de militants forment un cercle de sociabilité élargie où se rencontrent des personnes venues d'horizons divers qui partagent des préoccupations similaires.

Être militant implique toute une série d'activités chronophages et une intégration à un réseau de sociabilités d'autant plus solidaire qu'il peut être menacé par la répression étatique. Ce statut entraîne un engagement par rapport à autrui qui se fait à partir d'une reconfiguration des rapports aux siens et aux autres. Entre militants, les liens tissés sont parfois si forts qu'ils deviennent des *nouveaux siens*. Être militant se situe dans la thématique de « l'être en société », identifiée par Faribas Adelhah comme une des formes

*Être jeune militant nationaliste azéri en Iran*

d'éthique qui caractérise de plus en plus la société iranienne contemporaine<sup>44</sup>. Elle consiste en un engagement de l'individu par rapport à autrui ou dans la sphère publique, à partir d'une redéfinition des rapports à ses proches et autres. Dans la continuité de la découverte d'une nouvelle articulation entre le *je* du sujet et le *nous* du mouvement, par leur engagement, les militants brouillent la frontière entre la sphère privée et la sphère publique. En étendant ce qu'ils considèrent comme la sphère privée au groupe de militants, comme le montre la constitution de couples en son sein, les individus s'émancipent d'une socialisation fondée presque exclusivement sur la famille. Ainsi, ils déplacent des pratiques, qui auparavant étaient du ressort de la sphère privée, vers la sphère publique. Un tel militantisme aboutit à une renégociation permanente de la frontière entre l'espace privé et l'espace public au profit de ce dernier.

*b) Valorisation et subjectivité*

Certains militants se distinguent du modèle de rétributions présenté précédemment, basé sur une volonté d'intégration et de reconnaissance sociales et d'affirmation dans l'espace public. Ces groupes développent une stratégie orientée vers le groupe lui-même et non plus vers l'Autre. Elle répond à un besoin d'affirmation de la subjectivité, entendue comme l'aspiration à se situer en dehors du monde contemporain. Comme l'a souligné Arnold Gehlen, l'ébranlement des institutions conduit à une surenchère vers la subjectivité<sup>45</sup>. Or, ce sont précisément les individus ressentant le plus intimement cet ébranlement qui tendent à s'engager dans ces groupes. Ce sont les jeunes qui ont le moins profité des progrès sociodémographiques. N'ayant souvent pas eu la chance de poursuivre des études supérieures, ils sont plus marqués par les formes de socialisation islamiste et les structures traditionnelles de la société iranienne.

La stratégie orientée vers le groupe lui-même a pour effet pratique de se concentrer sur le noyau de l'organisation, sans s'intéresser réellement à la réception du discours nationaliste. Cette stratégie correspond largement à celle de l'avant-garde développée par les partis communistes ; elle conduit à une posture radicale. Elle est influencée par les anciens militants de gauche reconvertis dans le nationalisme et qui conservent des conceptions stratégiques héritées des années 1970. Ils envisagent le fait de militer dans un tel groupe comme un projet totalisant, qui implique un dévouement total à

---

<sup>44</sup> Fariba Adelkhah, *Etre moderne en Iran*, Paris, Karthala, 1998.

<sup>45</sup> Arnold Gehlen, *Anthropologie et psychologie sociale*, Paris, PUF, 1999, pp. 85-86.

la cause. Il signifie un mode de vie autarcique replié sur le groupe<sup>46</sup> et la subordination de tous les intérêts personnels à la lutte de libération nationale. Leur stratégie privilégie une action clandestine tout en refusant le recours à la violence, ce qui se révèle tactiquement assez inopérant dans l'Iran islamique. S'intéressant peu à la diffusion du discours nationaliste, leur répertoire d'action est donc moins étoffé que celui des jeunes post-islamistes. Ainsi, ils limitent d'autant les risques et se prémunissent contre une éventuelle répression. Cette pseudo clandestinité s'avère factice et sert plus à renforcer des liens de solidarité entre les militants qu'à se protéger du régime islamiste. Elle donne l'impression aux militants d'appartenir à une avant-garde combattante, constamment menacée d'une terrible répression. Cette stratégie profondément tournée vers le groupe lui-même tend à placer le militant dans un « hors-social »<sup>47</sup>. Son engagement apparaît comme une tentative de s'évader du quotidien, de marquer son irréductible subjectivité face à la marche du monde. En imposant des pratiques spécifiques, qui sont autant de signaux renforçant la cohésion et l'homogénéité du collectif, le groupe marque la frontière le séparant du reste de la société. Certaines positions des mains sont des signes de reconnaissance entre militants comme pour les *Bozkurtlar*. Certains militants choisissent, lorsqu'ils s'engagent, un nom authentiquement turc en remplacement de leur nom à connotation musulmane ou persane. Il est intéressant de noter que les frontières de l'appartenance au groupe recoupent partiellement celles de la jeunesse islamiste. Le culte des martyrs y est beaucoup plus prononcé que chez les autres militants et permet de justifier l'appartenance à l'avant-garde combattante<sup>48</sup>. Au niveau de l'apparence, certains militants se taillent la barbe comme s'ils allaient à la prière du vendredi de l'Université de Téhéran. Ils s'habillent de manière stricte en privilégiant la couleur noire, au motif qu'elle serait la couleur de prédilection des Azéris. C'est aussi la couleur qu'affectionnent tout particulièrement les *hezbollahi*. L'appartenance au groupe implique un comportement particulier en société, une sorte de code d'honneur remis au goût du jour. Ces militants nationalistes se font un devoir de faire preuve de courage en toute circonstance, de veiller à la protection des femmes de leur communauté. Comme l'a décrit Luisa Passerini<sup>49</sup>, la participation à ce type de mouvement entraîne une modification de la manière de percevoir la vie, sur un mode

---

<sup>46</sup> Ces groupes ont des effectifs beaucoup plus réduits que ceux orientés vers l'Autre ; ils atteignent au maximum une dizaine de militants.

<sup>47</sup> C'est une des définitions de la subjectivité que donne Danilo Martuccelli, *Grammaires de l'individu*, Paris, Folio, « Essais », 2002, p. 458.

<sup>48</sup> <http://www.azadtribun.com/x44.htm>, 27 juillet 2005.

<sup>49</sup> Luisa Passerini, *Autoritratto di gruppo*, Florence, Giunti, 1988.

*Être jeune militant nationaliste azéri en Iran*

communautaire grâce aux les liens très forts tissés entre les membres du groupe. Elle permet de dépasser un simple projet individuel en s'inscrivant dans un horizon plus vaste. Cette inscription donne un sens à la vie des militants, l'impression de participer à un grand projet, celui de la libération de la nation azérie.

Ces jeunes Azéris élaborent une nouvelle forme d'identité ethnique, sur fond de malaise social, économique et culturel. Saisir l'étendard national face au régime islamique n'est pas seulement le moyen de se rebeller contre le pouvoir en place. C'est aussi affirmer sa propre subjectivité, tenter de bricoler un sens par lequel l'individu pourrait s'assumer. Les réseaux militants nationalistes prennent la place des anciennes formes d'encadrement, l'ethnicité prend la place occupée par l'utopie islamiste. Les groupes de militants forment des espaces de socialisation où les jeunes peuvent s'exprimer dans des cadres nouveaux où ils s'affranchissent de la tutelle des institutions islamistes, mais aussi des pesanteurs de certains milieux traditionnels. Cette subjectivité nouvelle est essentielle pour une jeunesse en proie à des problèmes majeurs et qui est en permanence associée à des formes de déviance. Son importance apparaît dans le recours permanent qu'ont ces militants à la comparaison. Elle trouve ses racines dans la nature dissociative de la conscience ethnique. Pour George Devreux, elle se construit toujours en opposition à une autre identité et aboutit à une définition identitaire antithétique par rapport au modèle dominant<sup>50</sup>. C'est particulièrement vrai pour le nationalisme azéri dont le discours semble parfois se focaliser sur une démonstration de tout ce qui peut opposer un Persan et un Azéri. Cette dimension est essentielle pour comprendre les processus de subjectivisation et d'affirmation par rapport à l'autre qui opèrent chez les jeunes militants. Au sein de ces militants nationalistes, la comparaison aux Persans est un sujet de discussion récurrent. Longtemps perçu en terme d'infériorité, la turcité n'est plus ressentie comme telle par rapport à la persanité qui exercerait une sorte de monopole sur la culture. Ces jeunes militants azéris tirent une grande fierté d'une supériorité conquise sur les Persans. Ces derniers n'auraient aucun projet politique, ils seraient englués dans un défaitisme pathétique, ne trouvant que des solutions d'*exit* à leurs problèmes, que ce soit par l'immigration, la consommation de drogue ou le suicide. Ce type de militantisme, orienté vers le groupe, apparaît alors comme une manière d'affronter certains des maux que rencontre la jeunesse iranienne. Le raisonnement comparatif ne s'arrête pas là ; il s'effectue aussi par rapport aux militants nationalistes issus de la jeunesse post-islamique

---

<sup>50</sup> George Devreux, "Ethnic identity: Its logical foundations and its dysfunctions", in George de Vos and Lola Romanucci-Ross, *Ethnic identity: Cultural continuities and change*, Mayfield, Palo Alto, 1975, pp. 42-70.

Gilles RIAUX

qui, certes, luttent pour les mêmes objectifs mais sont censés prendre moins de risques. Tenir un discours radical sert à se distancier des autres groupes de militants qui se trouvent dans une logique de reconnaissance et d'intégration sociales. Il évite d'entrer en compétition avec les jeunes pourvus d'un plus grand capital culturel en enfermant les militants dans le groupe. Ce fonctionnement autarcique permet aux groupes de militants radicaux de transfigurer leur infériorité culturelle et sociale en une supériorité mentale.

S'intéresser à l'expérience vécue des jeunes militants amène à une compréhension plus fine des raisons qui poussent à s'engager dans le nationalisme azéri. Elles répondent bien plus à des logiques psychoaffectives qu'à une recherche de satisfactions matérielles. Leur analyse met aussi en lumière les tensions qui traversent une jeunesse plus composite que pourrait le laisser croire le concept de jeunesse post-islamiste. Les militants ont en commun de dépasser ces tensions grâce à leur engagement mais ils n'y donnent pas nécessairement le même sens, ce qui amène à aborder la dimension cognitive du militantisme.

### **La dimension cognitive du militantisme**

Les groupes de militants exigent de chaque membre un fort investissement, qui peut être total pour les organisations les plus radicales : leurs pratiques quotidiennes, que ce soit dans la sphère privée ou publique, s'intègrent dans un mode vie contraignant, conforme à l'idéal militant. Les situations de mobilisation intense qu'impose l'appartenance à certains groupes nationalistes déplacent la frontière entre la vie privée et la vie publique et structurent toute l'expérience vécue du militant autour de la lutte. Pour intégrer toutes les valeurs, voire les normes censées encadrer la vie quotidienne des militants, le militantisme suppose de remettre en cause la socialisation initiale. Pour l'ensemble de la jeunesse iranienne, cette socialisation s'est effectuée au sein de la famille et dans les institutions purifiées de la République islamique d'Iran. La jeunesse post-islamiste est réputée être restée perméable à la socialisation islamiste en se repliant sur la sphère privée. Cependant, là encore, en faisant varier le degré d'ouverture de notre idéal-type, apparaît une partie de la jeunesse, plus marquée par la socialisation islamiste. La rupture que suppose l'engagement nationaliste ne se fait pas de la même manière selon que l'on appartient à l'une ou à l'autre des deux jeunesses.

Certes, c'est par l'intermédiaire d'une construction autobiographique *a posteriori* que l'ensemble des militants justifie leur engagement. Elle donne

### *Être jeune militant nationaliste azéri en Iran*

une cohérence à la trajectoire personnelle qu'a suivie le militant. Sa vie est relue par le prisme de l'engagement nationaliste ; apparaissent alors les signes annonciateurs qui font de l'engagement l'aboutissement naturel de son existence. Mais ces reconstructions biographiques opèrent différemment selon les types de militantisme. En effet, le premier, orienté vers l'Autre, emprunte aux énoncés de la réflexivité du Soi. Le second, orienté vers le groupe, puise dans les figures d'ambivalence qui servent de lien entre les univers de sens de la socialisation initiale et du mouvement national.

### *Le militantisme orienté vers l'Autre et la réflexivité du Soi*

La jeunesse post-islamiste a profité de la transition démographique pour nouer des rapports fondés sur le dialogue et le respect mutuel au sein de la famille. Pour faire face à la tentative de socialisation islamiste, cette jeunesse s'est repliée sur la sphère privée avec le soutien des parents. Elle a su y développer une attitude schizoïde pour s'adapter aux contraintes posées par la République islamique. De cette socialisation ont émergé de nouvelles valeurs et de nouvelles pratiques, préparant cette jeunesse à l'expression d'énoncés de la réflexivité du Soi, sur lesquels les militants s'appuient pour donner du sens à leur engagement nationaliste.

Comme le précise Fariba Adelkhah à propos d'une modernité iranienne, « les énoncés de la réflexivité du Soi offrent des points d'appui, des références, un vocabulaire à partir duquel tout un chacun peut se définir, affirmer son 'style de vie', défendre ses intérêts, autrement dit entrer dans la compétition de la vie »<sup>51</sup>. Choisir son style de vie constitue un des traits majeurs de la modernité contemporaine, décrite par Anthony Giddens. Dans cette modernité, les individus retravaillent en permanence leur identité à partir d'un répertoire dans lequel ils peuvent puiser les éléments qui les intéressent. L'identité ethnique constitue un de ses répertoires, certes celui où ils puisent le plus, mais il n'est pas le seul. A cet égard, la manière dont les étudiants d'Ardebil décrivent la ligne éditoriale de leur magazine *Sayan* est révélatrice. Ils ouvrent largement leurs pages au discours nationaliste mais ne veulent pas s'y limiter. Il leur semble très important de s'ouvrir à d'autres sujets qui doivent contribuer à leur épanouissement personnel et à ouvrir l'esprit de leur lectorat. Ainsi, ils traitent de littérature anglo-saxonne – la majorité des personnes qui y écrivent sont des étudiants en littérature anglo-saxonne – ou de grands débats de société, que ce soit sur la globalisation ou la post-modernité, par exemple<sup>52</sup>. Cette ouverture leur

---

<sup>51</sup> Fariba Adelkhah, *op. cit.*, p. 218.

<sup>52</sup> Revue *Sayan* (Ardeil), numéros de décembre 2003 et d'avril 2004.

permet de s'affranchir d'une conception qu'ils jugent parfois trop réductrice de l'identité azérie, qui serait la seule identité pertinente. Elle est aussi l'occasion de débats au sein du journal pour savoir s'il ne fallait pas plutôt se concentrer plus spécifiquement sur la nation azérie, que de se disperser sur des thématiques trop diverses.

Toujours dans la perspective de la réflexivité du Soi, il est intéressant de noter l'apparition d'un discours sur l'alimentation, les relations familiales ou la culture physique selon une orientation azérie. A travers ces ouvrages, le lecteur est censé apprendre et comprendre comment se comporte un Azéri ; il est supposé intégrer toute une série de savoir-être, mais aussi de savoir-faire, propres à sa communauté. Ce discours fonctionne sur une comparaison permanente avec la culture persane. Ainsi, le régime alimentaire turc est décrit comme plus sain car il recourt à de nombreux légumes tandis que la cuisine persane fait un trop grand usage du riz. Le champion d'haltérophilie, Hossein Rezazadeh, est présenté comme le symbole d'une culture physique authentiquement azérie qu'il est bon d'imiter. Cette littérature nous montre que les Azéris intègrent dans leur vie quotidienne une procédure de choix entre plusieurs univers possibles. Ils sont capables de planifier leur mode de vie par un choix. En s'engageant, ces militants se lancent dans le travail permanent de possession décrit par Anselm Strauss : « celui qui rejette dans une large mesure les causalités qui furent les siennes est aliéné, et risque de perdre son univers. Il en a été *spirituellement dépossédé*. Pour le retrouver il lui faut adhérer à un système d'anti-hypothèses ou créer son propre système, tant il est vrai que le monde n'est pas seulement là, à côté : il est aussi ce que l'on en fait »<sup>53</sup>. Ce travail est continu et transparait dans les propos des militants qui cherchent à rattacher chacun de leurs actes à leur identité azérie. Il tend à faire de l'ethnicité un projet totalisant qui encadre la vie de chaque militant. Mais il lui laisse aussi une large marge de manœuvre car il conçoit lui-même sa propre définition de l'identité azérie à partir de sources diverses dans lesquelles il puise selon son intérêt.

La réflexivité du Soi apparait aussi dans les rapports que nouent ces militants avec le chercheur qui les analyse. Alors que les leaders nationalistes ou les premières cohortes de militants voient dans le chercheur un moyen de se réassurer sur la justesse de leur engagement ou de médiatiser leur lutte dans les pays occidentaux, le militantisme qui emprunte aux énoncés de la Réflexivité du Soi y trouve aussi une expertise du mouvement national azéri. Cette différence est liée à la possession d'un plus grand capital culturel au sein des groupes orientés vers l'Autre. Elle conduit à une

---

<sup>53</sup> Anselm Strauss, *Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme*, Paris, Métailié, 1992, pp. 41-42.



### *Être jeune militant nationaliste azéri en Iran*

volonté d'incorporation des éléments du discours scientifique dans le nationalisme, phénomène spécialement visible pour une approche en terme de genre. Elle montre que ces militants ne veulent pas se laisser enrégimenter dans le mouvement national. Ils souhaitent avoir leur mot à dire et que la construction idéologique du nationalisme ne soit pas confisquée par les leaders actuels. Là encore, le haut niveau d'éducation est un élément explicatif d'une moindre disposition des nouvelles générations à la soumission à un ordre fortement hiérarchisée et aux pratiques de délégation<sup>54</sup>. Cette moindre disposition les oblige à s'appropriier eux-mêmes le mouvement, à le reconfigurer en fonction de leurs propres valeurs, de leur quête d'une estime de Soi.

Ce travail de réflexivité du Soi s'avère éreintant à la longue pour les militants car il demande un effort permanent de justification et d'appropriation de leur engagement. Néanmoins, les militants reconnaissent que les rétributions offertes par le militantisme suffisent largement à récompenser les efforts fournis. Le contexte de la République islamique d'Iran l'explique largement. Les faibles opportunités d'intégration sociale font du mouvement nationaliste un puissant palliatif par lequel les militants s'insèrent dans un groupe, où un rôle leur est attribué et où ils sont reconnus pour cette tâche.

### *Le militantisme orienté vers le groupe et les figures d'ambivalence*

Dans ce cas, la décision de s'engager se fait sur une idée de contestation de l'univers de sens où apparaît un manque cruel de cohérence des représentations du monde. Ces militants ressentent pleinement les apories auxquelles se heurte la société iranienne. Pour retrouver un univers cohérent, les militants procèdent à des simplifications qui leur permettent de s'inscrire dans une nouvelle réalité où leurs trajectoires individuelles sont réinventées en fonction des impératifs qu'est censée impliquer l'appartenance à la nation azérie ou, du moins, à son avant-garde. La résolution des tensions qui procèdent de cette contestation se fait principalement par l'intermédiaire des figures de l'ambivalence. Elles servent d'interface entre l'univers de sens que contestent les militants azéris et celui auquel ils adhèrent et permettent de réduire le coût intellectuel et affectif qu'implique l'adhésion à un tel mouvement<sup>55</sup>. Tout en rejetant en bloc l'idéologie de la République

---

<sup>54</sup> Ronald Inglehart, *The silent revolution. Changing values and political styles among Western democracies*, Princeton, Princeton University Press, 1977.

<sup>55</sup> Gilles Dorransoro, Olivier Grosjean, "Engagement militant et phénomènes de radicalisation chez les Kurdes de Turquie", *European Journal of Turkish Studies*, 2004, paragraphe 32 ([www.ejts.org/document198.html](http://www.ejts.org/document198.html)).

islamique, ces militants reproduisent inconsciemment de nombreux schémas hérités de leur socialisation islamiste.

La première figure d'ambivalence tient des mythes auxquels se réfèrent les nationalistes pour donner un sens au présent, se relier à un passé illustre et paver le chemin d'un avenir radieux. Ils fonctionnent sur un mode similaire à ceux forgés par les islamistes. La figure de Babak, qui s'est rebellé contre la domination arabe et dont le trépas fut épique, domine la mythologie nationaliste. Dans une esthétique proche de la dévotion populaire entourant les imams chiites, Babak est présenté sous des traits similaires à ceux de l'imam Hosseyn, particulièrement vénéré à Tabriz. Les militants sont invités à suivre son exemple dans sa lutte contre l'oppression arabe, à être prêt à se sacrifier pour la cause. L'unification des masses populaires en une nation passe, pour reprendre les mots de Farhad Khosrokhavar sur la Révolution islamique, par la capacité à aller jusqu'au bout, à accepter l'effusion du sang<sup>56</sup>. Le martyr occupe une position centrale dans la mythologie nationaliste : les Azéris doivent se rassembler autour de ceux qui ont donné leur vie dans la lutte de libération nationale. C'est bien la pratique politique moderne du chiisme révolutionnaire qui est reprise par une partie des militants nationalistes. L'argumentaire religieux disparaît au profit du nationalisme, mais le cadre idéologique reste semblable. Le nationalisme s'inscrit dans un processus de libération sociale conforme à l'idéologie islamiste développée par Ali Shariati. Les Azéris doivent abandonner leur posture attentiste – voire quiétiste pour reprendre le vocable religieux – et s'engager dans une lutte à mort contre le régime inique de la République islamique.

Sur cette mythologie du martyr se greffe le rejet de l'Occident comme deuxième figure de l'ambivalence dans le militantisme orienté vers le groupe. Là encore, il provient de la pratique politique moderne du chiisme révolutionnaire. Ces militants, issus des milieux populaires, exècrent le comportement des jeunes des classes moyennes qui survalorisent une consommation effrénée de biens occidentaux<sup>57</sup>. En effet, ce type de pratiques consuméristes leur est difficilement accessible compte tenu de leurs moyens économiques. Or, ces pratiques sont en permanence dénoncées par les tendances populistes du pouvoir islamiste qui y décrit une occidentalisation de la société iranienne. Ces militants s'inscrivent dans la continuité des représentations de la jeunesse populaire urbaine qui estime *avoir fait la Révolution* et être en droit d'en retirer une promotion sociale et économique. Ce discours culturel isolationniste des islamistes sert de figure

---

<sup>56</sup> Farhad Khosrokhavar, *Anthropologie de la révolution iranienne*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 127.

<sup>57</sup> Azadeh Kian-Thiébaud, *op. cit.*, p. 207.

*Être jeune militant nationaliste azéri en Iran*

d'ambivalence pour les militants azéris. Il leur permet de justifier le rejet d'une modernité qu'ils ne maîtrisent pas et dont ils sont exclus. Par ce rejet, ils justifient cette exclusion qui n'est alors plus subie mais devient un véritable choix de valeurs perçues comme authentiques. Cette figure de l'ambivalence laisse apparaître le besoin d'affirmation de la subjectivité profondément ressenti par ces militants.

Une troisième figure marquante se retrouve dans la morale et les pratiques sexuelles qu'implique l'engagement nationaliste pour ces militants. Ces derniers peuvent s'imposer un mode de vie strict qui leur interdit d'avoir des relations avec des jeunes femmes avant le mariage. L'État islamiste patriarcal se donne le rôle de gardien de l'honneur masculin en se posant comme garant de la pudeur et de l'honneur des femmes (*nâmous*). Ce rôle, longtemps dévolu à la jeunesse islamiste, est partiellement repris par une partie des jeunes militants nationalistes qui se font un devoir de veiller à la protection des femmes de leur communauté. Prégnant dans la société azérie, le *nâmous* fait aussi office d'interface entre le milieu familial traditionnel et l'engagement nationaliste. Il permet de créer une ligne de démarcation entre le groupe, cette fois étendu aux femmes qui l'entourent, et le reste de la société. Là encore, la figure d'ambivalence sert à transfigurer l'infériorité culturelle et sociale de ces militants en une supériorité mentale. S'ils ont partagé les valeurs de la jeunesse iranienne, ils ne peuvent en faire l'expérience et trouvent inconsciemment, dans le militantisme orienté vers le groupe, un moyen de ne plus ressentir leur infériorité.

Grâce à ces figures de l'ambivalence, le coût affectif et intellectuel de l'engagement est réduit : la transition entre les univers de sens islamiste et nationaliste est relativement aisée pour des jeunes qui ont été fortement marqués par les modes de pensée enseignés dans les écoles de la République islamique. Elles expliquent aussi l'adhésion pure et dure aux mythes nationalistes et le rejet de toute forme de pluralisme que véhicule le militantisme orienté vers le groupe. Paradoxalement, ce militantisme reprend les modalités de fonctionnement de la jeunesse islamique tout en ayant pour objectif le renversement du régime islamique.

Au sein de ce militantisme orienté vers le groupe, l'importance des figures d'ambivalence démontre l'impact de la socialisation par les institutions de la République islamique sur une partie de la jeunesse iranienne. Cette socialisation islamiste se superpose à la religion et aux valeurs traditionnelles pour former un habitus dont les militants ne peuvent se détacher sans courir un risque de rupture personnelle. Leur engagement est donc fortement teinté des valeurs qui leur ont été inculquées dans leur enfance et dont ils ne peuvent se départir. Les jeunes post-islamistes démontrent eux, une plus grande capacité à s'appropriier leur propre

engagement par un travail permanent d'intégration de leur nouvel univers de sens à leur trajectoire personnelle.

### **Conclusion**

L'engagement nationaliste des jeunes azéris est une réalité sociale nouvelle qui se trouve à l'articulation de deux mobilisations sociales dans l'Iran contemporain : les mouvements ethniques et la jeunesse. Il apparaît comme une des réponses aux difficultés d'intégration sociale que rencontrent les jeunes Azéris. Leur manque de reconnaissance sociale, l'ennui qu'ils expriment, trouvent un dérivatif dans l'engagement nationaliste. Il leur offre toute une série de rétributions que la société iranienne se révèle incapable de leur procurer. Enfin valorisés, ils se retrouvent intégrés dans un groupe de militants qui exige de leur part un fort investissement et constitue leur nouvel univers de sens. Ils y manifestent leur rejet du régime islamiste, parfois avec virulence, et appellent à un renversement du système.

Cette étude dessine les contours d'une jeunesse iranienne plus polysémique qu'elle n'est bien souvent présentée. La jeunesse post-islamiste fournit la majorité des militants et le type de socialisation qu'elle implique commence à imprimer sa marque au mouvement national, évolution qui devrait s'accroître avec le temps. Mais faire varier le degré d'ouverture de l'idéal-type de jeunesse post-islamiste révèle toute une frange de la jeunesse qui a moins profité de la modernisation sociodémographique de l'Iran. Plus marqué par les structures traditionnelles et l'islamisation de la société postérieure à la Révolution, son militantisme s'appuie sur un discours plus radical et un rejet des formes de modernité qui apparaissent en Iran. Il faut aussi noter l'absence de jeunes Azéris issus des classes aisées, qui ne sont pas du tout représentés au sein du mouvement national ; les formes de rétribution que retirent les militants nationalistes ne les intéressent pas car ils peuvent les satisfaire ailleurs. De plus, la présence inattendue d'Ahmadinejad au second tour des élections présidentielles de 2005, a fait réapparaître une jeunesse islamiste que l'on avait peut-être trop vite enterrée<sup>58</sup>. La dispersion des votes aux élections de 2005 prouve qu'il n'existe plus ce vote jeune qui avait fait de succès de Mohammad Khatami. Ainsi, la jeunesse iranienne est loin de former un groupe social univoque, tout acquis aux réformes. C'est donc la notion même de jeunesse post-islamiste qui semble s'épuiser. Elle a fourni un cadre théorique utile, mais elle est aujourd'hui spongieuse et ne

---

<sup>58</sup> Pendant la campagne pour le deuxième tour des élections présidentielles, de nombreux stands de soutien à la candidature d'Ahmadinejad, animés par des jeunes, sont apparus dans les rues de Tabriz. Observations personnelles, juin 2005.

*Être jeune militant nationaliste azéri en Iran*

semble plus capable de décrire la situation polysémique qui caractérise la jeunesse iranienne de l'après Khatami.